

VLADIMIR PROPP

Les fêtes agraires russes



*Traduit du russe et présenté
par Lise Gruel-Apert*

IMAGO

Les fêtes agraires russes

*DE MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR*

Le Conte russe, traduit du russe et présenté par L. Gruel-Apert, 2017.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Morphologie du conte, traduit du russe par M. Derrida, T. Todorov et C. Kahn, Paris, Le Seuil, Points, 2015.

Les Racines historiques du conte merveilleux, traduit du russe par L. Gruel-Apert, Paris, 1983, Gallimard.

VLADIMIR PROPP

Les fêtes agraires russes

Nouvelle édition revue et augmentée

Traduit du russe et présenté par Lise Gruel-Apert

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre National du Livre*



AUZAS ÉDITEURS

IMAGO

Titre original : *Russkie agrarnye prazdniki*, Éditions
de l'université de Leningrad, Leningrad, 1963.

ISBN : 978-2-84952-974-4
© Éditions Imago, 2019
7 rue Suger, 75006 Paris
Tél : 01-46-33-15-33
info@editions-imago.fr
www.editions-imago.fr

Préface de la nouvelle édition

Le but de Vladimir Propp n'a pas été de décrire les fêtes agraires russes dans leur ensemble, mais d'en dégager les composantes principales. D'où les dimensions très modestes de son ouvrage. Ceci lui a été reproché par les folkloristes russes qui se sont livrés à ce sujet à des descriptions beaucoup plus volumineuses, plus touffues aussi et peu propres à la traduction et à la transmission à un public non russe. En France même, une étude comme celle de Van Gennep sur un sujet semblable comporte plusieurs volumes. On donc a affaire ici à un résumé, mais ce résumé, outre le fait de venir combler l'absence en langue française de tout autre ouvrage sur cette question, attire l'attention par la maîtrise qu'a l'auteur pour dégager l'essentiel au milieu d'une masse de données, disparates à première vue.

Et, quand cet auteur n'est autre que Vladimir Propp, c'est-à-dire celui qui a renouvelé l'analyse du conte populaire en mettant en évidence sa morphologie, autrement dit sa structure, on ne peut qu'y prêter doublement attention.

Rappelons brièvement qui est Vladimir Propp. Né en 1895 d'une famille allemande installée depuis longtemps en Russie, il fait ses études à Leningrad où il devient professeur d'université en 1939. Folkloriste (spécialité reconnue et partout enseignée en Russie), il publie deux ouvrages fondamentaux sur le conte populaire, dont le premier lui acquiert une renommée internationale¹. Puis, diversifiant ses intérêts tout en restant dans le domaine du folklore russe, il écrit un ouvrage volumineux sur le chant épique

populaire russe (ou byline)² ; une autre, plus modeste, sur la chanson lyrique populaire russe³. Enfin, en 1963, s'étant cette fois fait ethnologue, il publie *Les Fêtes agraires russes*⁴.

Dans ce dernier ouvrage, Propp, de son propre aveu, utilise les mêmes méthodes que pour *Morphologie du conte*. En conséquence, il ne distribue pas ses chapitres, comme cela se fait d'ordinaire, suivant les fêtes du calendrier, mais en fonction de leurs principales caractéristiques. C'est ainsi qu'il consacre un chapitre aux mets rituels, un autre à la commémoration des défunts, etc. Par ailleurs, il soutient ce qu'il appelle la théorie « agraro-productive » : d'après lui, si ces fêtes ont lieu, c'est pour servir les intérêts et les besoins de l'agriculture, tels qu'ils étaient compris à date ancienne. Il dégage deux points, liés entre eux malgré les apparences, et qui lui semblent essentiels : la mort et le rire.

En effet, l'enfouissement, l'enterrement, et donc la mort du grain sont et doivent être accompagnés de l'allégresse suscitant le renouveau, puisque si le grain est enterré, c'est pour qu'il repousse ; il faut rire en l'enterrant, et il s'agit là d'un rire rituel qui accompagne la mort, mais pas la mort naturelle, la mort provoquée.

Il est à noter que Propp, très intéressé par le problème du rire, lui a consacré un article, traduit en français en 2004⁵. Un des chapitres de l'ouvrage porte d'ailleurs le titre révélateur de « La mort et le rire ». Aussi, la théorie de Propp, qui, pour l'essentiel reprend celle de Frazer, s'en distingue néanmoins par le rôle attribué au rire magique des funérailles. Ceci débouche sur une analyse un peu différente de celle généralement admise sur les divinités de la végétation qui meurent et qui renaissent.

Une autre raison de s'attacher à cette étude est que la description de ces fêtes, et particulièrement de celles de printemps, fait écho, mais aussi explique l'intérêt, quelquefois soutenu, qu'ont porté bien des compositeurs russes à ces manifestations de joie débridée, toujours liées cependant à quelque événement mortifère : ainsi en va-t-il de l'opéra *Snégourotchka* de Rimski-Korsakov ou du ballet *Le Sacre du printemps* de Stravinski.

Ainsi, il y a plusieurs raisons pour que cet ouvrage, dont la

publication chez Maisonneuve et Larose est aujourd'hui épuisée⁶, soit réédité aux Éditions Imago qui ont déjà publié, dans leur série consacrée au folklore russe, les *Contes populaires russes* d'Afanassiev (en trois tomes) et le livre posthume de Vladimir Propp *Le Conte russe*, l'un et l'autre donnés dans notre traduction.

La nouvelle édition des *Fêtes agraires russes* diffère de la précédente par quelques corrections, par une simplification et une clarification de certaines transcriptions, mais aussi de certaines phrases, par une remise à jour de quelques notes de bibliographie et de l'annotation. Quelques courts passages, concernant l'étymologie, douteuse, de certains mots, ont été supprimés : ils ne présentaient que peu d'intérêt pour le lecteur francophone. Mais surtout, les sous-titres des chapitres ont été insérés à l'intérieur du texte lui-même et non plus seulement en tête de chaque chapitre, comme Propp les avait présentés. Tout ceci a été fait dans le but de faciliter la lecture.

Lise Gruel-Apert

NOTES

1. V. Propp, *Morphologie du conte*, Leningrad, 1929, traduction française, Paris, Le Seuil et Gallimard, 1970 ; V. Propp, *Les Racines historiques du conte merveilleux*, Leningrad, 1946, traduction française, Paris, Gallimard, 1983.

2. V. Propp, *L'Épopée héroïque russe (Russkij geroičeskij epos)*, Leningrad, 1955.

3. V. Propp, *Les Chansons lyriques populaires (Narodnye liričeskie pesni)*, Leningrad, 1961.

4. V. Propp, *Les Fêtes agraires russes*, Leningrad, 1963, traduction française, Paris, Maisonneuve et Larose, 1987, épuisée.

5. V. Propp, « Le Rire rituel dans le folklore », traduction française in *IRIS*, 2004, 27, p. 380.

6. Les Éditions Maisonneuve et Larose ont cessé toute activité.

PETIT LEXIQUE

Tous les termes russes sont expliqués au fil du texte. Nous nous limitons ici à une liste des plus usités.

FÊTES

Les *Sviatki* désignent les fêtes de fin d'année ou cycle des douze jours (du 24 décembre au soir au 6 janvier suivant le calendrier julien). En vigueur jusqu'en 1917, le calendrier julien retardait de treize jours sur le nôtre.

La *Maslénitsa* correspond à la période du Carnaval. Le terme désigne soit la fête (dans ce cas, il est mis en italique), soit le mannequin.

La *Radounitsa* est le mardi de la semaine suivant Pâques. C'est une fête de commémoration des défunts.

La semaine *Roussalnaïa* est la semaine précédant la Trinité.

Le *Sémik* est le jeudi de la semaine *Roussalnaïa*. Cette semaine est consacrée à des fêtes féminines dont le point culminant est le *Sémik*. Pendant cette semaine a lieu le rite du *koumlénié*, pacte féminin d'amitié.

Ivan Koupalo équivaut à la Saint-Jean.

Par ailleurs, liées à la semaine *Roussalnaïa*, les *roussalki* sont des êtres féminins ressemblant à nos fées.

METS RITUELS

La *koutia* est un gâteau à base de grains entiers (de froment ou de riz) et de baies.

Les *blini* sont les crêpes russes.

Les *kozouli* sont des galettes figurant des animaux.

Ces trois mets sont consommés ou offerts surtout pendant les *Sviatki* ou cycle des douze jours.

CHANSONS DE BONS VŒUX ET D'INCANTATIONS

Appelées chez nous « chansons de quête », elles sont chantées pendant le cycle des douze jours. Leur nom principal est *koliadki* (venant du mot latin *calendae*), mais on trouve aussi les appellations *ovsen'*, la vigne, *chtchédrovki*.

PRÉCISIONS SUR LE SENS ETHNIQUE DES TERMES SLAVES DE L'EST, RUSSES, ETC.

Les *Slaves de l'Est* se divisent en trois groupes : Grands-Russes, Petits-Russes ou Ukrainiens, Biélorusses.

Le terme *Russes* s'emploie tantôt pour désigner les Grands-Russes seuls, tantôt pour désigner l'ensemble des trois groupes, donc en fait les Slaves de l'Est. C'était son sens au X^e-XI^e siècle.

Introduction

L'étude des antiques fêtes coutumières russes, généralement paysannes, qui, à mesure que nous les étudierons, nous apparaîtront comme étant des fêtes agraires, est, à bien des égards, instructive et utile. Elle n'intéresse pas seulement les spécialistes d'ethnographie et de folklore, mais aussi tous ceux qui veulent connaître de plus près la vie populaire de l'ancien temps. Une explication scientifique de ces fêtes est nécessaire aussi pour lutter contre les survivances du passé enracinées dans nos mœurs et notre conscience. Les survivances religieuses ne se surmontent pas par un processus régulier. Les insuffisances du dogme religieux deviennent vite apparentes, les rituels, eux, surtout lorsqu'ils ne sont pas directement reliés au service religieux, sont beaucoup plus longs à disparaître. Par ailleurs, des fêtes comme les *Sviatki* (fêtes de fin d'année ou cycle des douze jours), la *Maslénitsa* (Carnaval), des rites et des usages, comme la commémoration des défunts par un gâteau de froment appelé *koutia*, la décoration des maisons par des bouleaux à la Trinité, et bien d'autres, ont pour fondement des conceptions religieuses et mythologiques indépendantes d'un quelconque caractère religieux officiel *...

Fêtes religieuses, fêtes populaires

Les fêtes russes ne sont pas toutes au même degré liées à la doctrine religieuse orthodoxe. Une partie seulement d'entre elles relève directement du dogme chrétien et a été implantée par

* Le passage supprimé ici traite de la lutte du P.C.U.S. (parti communiste de l'Union soviétique) contre les fêtes religieuses orthodoxes (N.d.T.).

l'Église orthodoxe. Ce sont les fêtes correspondant surtout aux jours de célébration de l'Histoire sainte comme l'Annonciation, la Nativité, la Crucifixion, l'Ascension, etc. S'y rapportent également les fêtes consacrées aux saints de l'Église, comme la Saint-Nicolas (il y en avait même deux, une d'hiver et une d'été), la Saint-Pierre, le jour de la Foi, de l'Espérance, de l'Amour et de Sainte-Sophie, et bien d'autres. Cependant, bien avant l'introduction de ces fêtes, il existait des fêtes et des rituels païens (la fête des solstices d'hiver et d'été, la fête du printemps, la fête de la moisson, etc.). L'Église a mené contre ces fêtes une lutte double : d'une part, par le biais de sermons et d'interdictions, elle s'est efforcée de les détruire ; d'autre part, elle a cherché à les adapter à ses propres fins et les a fait coïncider avec son propre calendrier religieux. L'adaptation des antiques fêtes et rites préchrétiens a conduit à une confusion, le peuple fêtant à la fois les rituels chrétiens et les siens, plus archaïques et d'origine païenne. Il arrivait même parfois que le peuple réinterprêtât le dogme chrétien dans un sens tout à fait différent, et qui lui était propre. Les jours de grande fête, les gens se livraient à une gaieté sans frein, ce qui provoquait une violente réprobation de la part de l'Église, à la fois parce qu'elle considérait cette gaieté et les usages qui s'en-suivaient comme « diaboliques », et que les manifestations de joie en général contredisaient l'enseignement religieux sur les vertus chrétiennes d'ascétisme, d'obéissance et d'humilité.

Ainsi, les frontières entre les deux sortes de fêtes et de rituels s'estompent et n'apparaissent clairement qu'à une analyse attentive. Certaines de ces fêtes ont pour origine des croyances chrétiennes, les autres des croyances païennes. La mise au jour de la nature païenne de tels ou tels rituels ou fêtes les prive de leur auréole de sainteté, sanctifiée par la tradition. Par ailleurs, en nous appliquant à étudier l'origine païenne de fêtes, us et cérémonies non reconnus par l'Église, nous nous apercevons que bien des fêtes que l'Église considère comme siennes, telles que les fêtes célébrant la naissance, la mort et la résurrection du Christ, ont également une origine païenne. La différence entre les rituels et les coutumes que l'Église promouvait et ceux qu'elle

réprouvait n'est pas une différence portant sur leur sens et leur valeur d'origine.

Les fêtes, les us et coutumes proprement religieux ne nous occuperont pas ici. Ils ont été suffisamment étudiés. Il existe, consacrée aux fêtes de la Nativité, de Pâques et autres, une série d'ouvrages de tendance scientifique suffisamment bien représentée. Les fêtes dont l'origine n'est pas chrétienne ont été beaucoup moins étudiées ; elles sont cependant bien ancrées dans les usages, particulièrement chez les paysans, mais elles sont aussi répandues en milieu urbain.

Les principales fêtes populaires

Ces fêtes sont nombreuses et nous n'étudierons que les principales. Ce sont : les *Sviatki*, fêtes de fin d'année ou cycle des douze jours, avec chère abondante, déguisements et pratiques divinatoires ; la *Maslénitsa* ou Carnaval, avec crêpes et amusements divers, la fête du printemps avec chansons de printemps et confection de galettes en forme d'alouettes ; la semaine *Roussalnaïa* et le dit *Sémik*, fêtes précédant la Trinité et s'accompagnant de rites concernant, entre autres, les bouleaux ; le jour d'*Ivan Koupalo* (la Saint-Jean) où l'on allume d'immenses feux et où l'on saute par-dessus. Enfin, en automne, on fêtait la fin de la moisson, marquée par différents us consacrés à la dernière gerbe et au dernier champ moissonné. Nous nous efforcerons de découvrir l'origine de ces fêtes, leurs formes coutumières, leur signification réelle et leur destination. Notre étude nous montrera que ces fêtes sont typiquement agraires ; elles sont connues chez d'autres peuples et correspondent à la phase initiale de développement de l'agriculture et aux formes de pensée qui en découlent. Nous étudierons ici les formes russes, plus précisément grands-russes de ces fêtes. Les formes ukrainiennes et biélorusses sont en partie identiques, mais en partie seulement. Les matériaux concernant les fêtes ukrainiennes et biélorusses ne seront fournis que lorsqu'ils coïncident avec les fêtes grands-russes, c'est-à-dire lorsqu'on peut parler d'une forme russe commune des rites

et des fêtes en question, ou bien lorsque les différences nationales permettent de reconstituer les formes originelles*.

Ces fêtes seront étudiées telles qu'elles étaient connues au XIX^e siècle, car ce n'est qu'à partir de cette époque que l'on possède des témoignages dignes de foi. Les documents écrits vieux-russes, chroniques, écrits didactiques, sermons, décrets, ordonnances de l'Église et de l'État contiennent des mentions de ces fêtes, et ces mentions permettent parfois de compléter nos connaissances quant à leur état antérieur et à leur degré de diffusion. Mais on ne peut écrire une histoire complète de ces fêtes sur la foi de tels documents, car ils sont trop fragmentaires ; et le chercheur est contraint de les manipuler de la même manière qu'il le fait pour une étude de folklore traditionnelle : il doit savoir déduire des documents eux-mêmes leur origine et leur évolution, en utilisant pour cela tous les moyens dont il peut disposer.

L'étude des fêtes populaires

Les fêtes que nous avons mentionnées ont été insuffisamment étudiées. Il est vrai que la liste des ouvrages qui leur sont consacrés est assez longue, mais aucun problème fondamental ne peut être considéré comme définitivement résolu.

L'intérêt pour les fêtes populaires apparaît dès les années 30 du XIX^e siècle : en témoignent quelques petites publications dans les revues de l'époque. Le premier ouvrage important consacré à cette question, *Fêtes populaires et rites superstitieux russes* (t. I-IV, 1837-1839), est de la plume de I. M. Snéguiriov, qui était professeur à l'université de Moscou. Snéguiriov est un des grands noms de la folkloristique russe. La sphère de ses intérêts s'est également étendue à l'étude des proverbes et de l'imagerie populaire, à celle de l'archéologie et de l'histoire de l'architecture russes. En tant

* Rappelons ici que les Slaves de l'Est se divisent en trois groupes : Grands-Russes, Petits-Russes ou Ukrainiens, Biélorusses. Le terme « Russe » s'emploie tantôt pour désigner les Grands-Russes seuls, tantôt pour désigner l'ensemble des trois groupes, donc en fait les Slaves de l'Est (N.d.T.).

que collecte de matériaux, son livre sur les fêtes russes est irremplaçable, ceci en dépit des opinions ultraréactionnaires de l'auteur¹. [...] * L'exposé de Snéguiriov ne brille ni par son esprit critique, ni par ses capacités de systématisation. De théorie, il n'en a pas. Il se contente de décrire des fêtes qui l'enthousiasment en tant que reliques d'un passé russe reculé. Il dispose d'un matériel énorme qu'il a puisé aussi bien dans ses observations personnelles que dans des récits oraux et des sources écrites. En dépit des insuffisances de son ouvrage, les matériaux en eux-mêmes sont solides et peuvent être utilisés.

À la même tendance appartenait I. P. Sakharov, archéologue, folkloriste et ethnographe autodidacte. Ses travaux sont extrêmement nombreux : *Les Chansons du peuple russe* (vol. 1-V, 1838), *Aperçu de bibliographie slavorusse* (1849), des études sur l'iconographie russe, des travaux sur la numismatique, l'héraldique, etc. Ce qui nous intéresse le plus est son ouvrage fondamental : *Les Légendes du peuple russe*. En 1841, parut la troisième édition en deux tomes. Le septième chapitre du deuxième tome est consacré au calendrier populaire (« L'Année populaire russe ») et divisé en deux parties : « Le Journal populaire » où est donnée la description des us, des superstitions et des fêtes en fonction des jours de l'année ; et « Les Fêtes et coutumes populaires », qui contiennent surtout la description des fêtes indépendantes d'un jour déterminé du calendrier (fêtes comptées à partir du jour de Pâques). Sakharov est un tenant du chauvinisme petit-bourgeois. Sa tendance idéologique principale le conduit à porter aux nues tout ce qui est russe, surtout si c'est ancien, et à mépriser tout ce qui est étranger. En dépit du style édulcoré, de l'absence de références, de la confusion de l'exposé et d'autres défauts, on peut, avec des précautions, utiliser les matériaux qu'il apporte. D'une part, il fournit des témoignages directs qui sont particulièrement précieux. D'autre part, l'authenticité de ses matériaux est confirmée par des écrits postérieurs. Souvent, les matériaux de Sakharov sont plus détaillés que les témoignages ultérieurs.

* Les quelques lignes supprimées ici ont trait aux relations de Snéguiriov avec le ministre tsariste, Ouarov (N. d.T).

Le troisième ouvrage fondamental consacré aux fêtes populaires, *Les Coutumes du peuple russe*, de A. A. Téréchtchenko (1847-1848), comprend sept tomes dont les trois derniers sont consacrés aux « Rites populaires ». Le matériel a été en général repris à Snéguiriov et à Sakharov, mais il y en a aussi beaucoup qui sont inédits. Ce travail est utile en tant que somme des matériaux connus à l'époque, mais il souffre des mêmes défauts que les ouvrages précédents.

Notre exposé montre que, dans la première moitié du XIX^e siècle, l'étude de la poésie rituelle et des fêtes populaires était presque entièrement l'affaire de savants d'esprit rétrograde. Il est caractéristique que ceux-ci aient éprouvé un intérêt spécifique non pour les œuvres les plus parfaites du génie créateur russe, mais pour celles en lesquelles s'exprimait le plus fortement l'esprit passéiste paysan. Les fêtes et les superstitions russes étaient déclarées relever d'un passé populaire aussi ancien que précieux, on les décrivait avec amour et on les encensait. La description des fêtes, donnée dans un contexte séparé de l'exploitation de la paysannerie, laisse l'impression fautive que les paysans, sous Nicolas I^{er}, passaient leur temps à s'amuser, à faire la noce, à chanter et à prospérer. Aucun effort sérieux d'explication scientifique n'est présent dans les ouvrages cités.

Une tentative d'explication scientifique de l'origine des fêtes est contenue, en revanche, dans les travaux de savants appartenant à la tendance dite mythologique. Les représentants les plus importants de cette tendance en Russie sont F. I. Bouslaïév, A. N. Afanassiev et A. A. Potébnia.

Dans son ouvrage *Les Conceptions poétiques des Slaves sur la nature* (t. I-III, 1866-1869), Afanassiev touche rapidement aux fêtes populaires. Fidèle à sa théorie d'ensemble qui fait dériver la poésie populaire du mythe, il voit dans certaines fêtes les survivances d'une religion d'adoration du soleil. Cette théorie est fautive, nous le savons, mais elle eut beaucoup d'adeptes, tant en Europe occidentale que chez nous. Dans cet ouvrage, Afanassiev tente de poétiser une mythologie solaire des anciens Slaves, artificiellement reconstruite.

À la même école appartenait Bouslaïév, lequel, il est vrai, étudia surtout la poésie épique. Mais il s'intéressait aussi aux fêtes populaires, s'efforçant de leur appliquer sa doctrine sur l'origine mythologique de l'art².

On sait que les prises de position de Bouslaïév et d'Afanassiev furent âprement critiquées par N. G. Tchernichevski et par N. A. Dobrolioubov³. Ceux-ci surent montrer combien ces constructions théoriques étaient coupées de la réalité et des intérêts du peuple, combien la mise en parallèle mécanique de phénomènes totalement dissemblables était inacceptable, à quel point enfin les conclusions auxquelles parvenaient les auteurs étaient fragiles et peu convaincantes. Ceci ne signifie nullement qu'ils étaient contre l'étude du passé russe. Le jeune Dobrolioubov, lorsqu'il était encore au séminaire, avait lu et résumé les sept tomes entiers de l'ouvrage de Téréchtchenko. D'après ses notes, il est clair que les défauts de cet ouvrage lui étaient parfaitement apparents. Il estimait que l'étude des superstitions était indispensable pour une meilleure compréhension de la vie populaire, et il projetait d'écrire un grand ouvrage intitulé *Réflexions sur les superstitions et les préjugés*⁴. Ce travail ne vit pas le jour, mais il est parfaitement clair que les superstitions y auraient été étudiées à partir de principes totalement différents de ceux que soutinrent Téréchtchenko, puis Afanassiev et les autres. Dobrolioubov, en collectant le folklore, notait des rites comme celui de la conduite de la jument dont il sera question plus loin. Yégorov pense que c'est justement cette étude des superstitions qui permit à Dobrolioubov de surmonter l'esprit de religiosité dans lequel baigna son enfance.

Les remarques critiques de Dobrolioubov et de Tchernichevski ne furent pas entendues par les savants spécialistes et la tendance mythologique continua à régner. A. A. Potébnia en est un des derniers représentants. Son ouvrage, *Sur la valeur mythique de quelques croyances et rites* (1865), épouse de façon aussi étroite que dépourvue de nuances cette tendance alors prédominante. Plus important pour nous est un autre ouvrage de Potébnia, plus tardif et plus mûr, un travail remarquable, *Explication des chansons populaires petits-russes et apparentées* (t. I-II, 1883-1887),

presque entièrement consacré à quelques chansons rituelles. Le premier tome contient l'analyse de quelques chansons printanières, le deuxième a pour titre « Chansons du cycle des douze jours ». À la différence de ses prédécesseurs, Potébnia bâtissait ses hypothèses sur une étude scrupuleuse, incroyablement détaillée du matériel. Lorsque Potébnia parvient à décomposer son matériel en sujets et en motifs, son travail a une grande portée scientifique, car il débouche sur une analyse claire du contenu des chansons. Cependant, comme théoricien, il suit la même tendance qu'Afanassiev et ne voit partout que le reflet d'une religion solaire. Ainsi, la coutume de la conduite de la chèvre ou du bouc à travers le village, au moment des fêtes de fin d'année, est interprétée par lui comme le reflet d'un culte indo-européen du soleil. Pour lui, le bouc est ici « le bouc du dieu de l'orage », ce qu'il démontre à l'aide de matériaux *ad hoc* choisis parmi les conceptions religieuses et mythiques des peuples européens. La même tendance apparaît dans les autres chapitres de son ouvrage.

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, la prédominance de l'école mythologique est progressivement remplacée par celle de l'école dite des emprunts. En sont typiques les travaux de A. N. Vessélovski, en particulier « Les Chansons de fin d'année grecques, slaves et roumaines » (1883). Les travaux de Vessélovski dans le domaine du folklore sont d'un grand intérêt. C'est lui qui a dégagé l'étude des œuvres populaires du cadre étroit d'une étude à l'échelle nationale. En particulier, son étude des chansons de fin d'année a mis en évidence des ressemblances frappantes entre les rites gréco-latins, byzantins, roumains et slaves. Il a fourni un matériel important et de première main sur les doctrines religieuses byzantines, mettant en lumière l'existence de certains rites au haut Moyen Âge. Il a étudié très en détail les textes des chansons de fin d'année. Mais il a induit de leur ressemblance l'idée que les *Sviatki* (cycle des douze jours) ne sont pas autre chose que les Saturnales romaines transplantées grâce aux mimes et aux ménestrels (*skomorokhi*) et transmises par leur intermédiaire de Byzance aux Roumains et aux Slaves. Il n'est pas possible de reconnaître comme convaincante l'affirmation suivant laquelle les *Sviatki* ont

été implantées en Russie par les ménestrels. Les emprunts ne sont pas à exclure, non plus que ne l'est le rôle des ménestrels et des jongleurs dans l'échange culturel entre les peuples, mais ce n'est pas là qu'il faut chercher l'origine des fêtes agraires russes.

Vessélovski eut pour continuateur son disciple, E. V. Anitchkov, qui publia un grand ouvrage de deux tomes, consacré à la chanson rituelle de printemps en Occident et chez les Slaves⁵.

L'érudition d'Anitchkov dans le domaine du matériel européen est remarquable. Il a compulsé des séries d'archives d'Europe occidentale, a trouvé et utilisé un matériel médiéval précieux. Il a définitivement établi la ressemblance entre les fêtes russes et celles des autres pays d'Europe. Il explique cette ressemblance par les emprunts que les Russes auraient faits au culte de l'Europe occidentale.

Les trois tendances que nous venons de décrire brièvement étaient dominantes dans l'étude des fêtes et des rites populaires. La théorie des emprunts n'est pas à proprement parler une théorie. Elle s'efforce d'expliquer la provenance des fêtes chez les Russes, mais ne s'inquiète ni de leur origine réelle, ni de leur sens. Sur cette question, les représentants de l'école des emprunts ou bien s'appuyaient sur les travaux des « mythologistes », ou bien se taisaient tout simplement. Nous ne nous arrêterons pas sur les autres travaux, qui sont nombreux, car notre but n'est pas de donner une bibliographie, mais de mettre en évidence les tendances essentielles en folkloristique.

La situation telle que nous l'avons décrite s'est poursuivie jusqu'à la Révolution de 1917. D. K. Zéléline écrivait en 1927 : « Il n'est pas exclu que, dans un temps très proche, la science trouve une explication plus satisfaisante des rites d'hiver et d'été que leur simple réduction à la théorie solaire⁶. »

Entre-temps, un travail de collecte intensif se poursuivait. Une grande quantité d'observations, collectées par des amateurs et des savants, était éditée dans les *Nouvelles provinciales* de certaines provinces et autres travaux à l'échelle régionale, dans toutes sortes de calendriers, de revues annuelles, de recueils et autres publications des sociétés locales⁷. À partir de 1889, deux

revues paraissent : à Moscou, en 1889, *La Revue ethnographique*, et, à Saint-Pétersbourg, en 1902, *Le Passé vivant*. On y trouve publiés non seulement des matériaux nouveaux, mais aussi des références bibliographiques et des comptes rendus. Le matériel rituel, lui, entre dans différents recueils de chansons régionaux. Parmi tous ces recueils, la première place revient à celui de P. V. Chéïne, *Le Grand-Russe dans ses chansons, rites, coutumes, croyances, contes, légendes, etc.* Seuls parurent les deux premiers volumes du premier tome (1898). Chéïne ne se chargea pas seul de la collecte du matériel, il avait des correspondants, habitant les localités et au fait des mœurs paysannes. Dans son recueil sont donnés non seulement les textes de chansons rituelles, au nombre de deux cent cinquante, mais parfois aussi la description détaillée des festivités de telle ou telle province. Les matériaux publiés par Chéïne ont une grande portée scientifique.

Dans les premières années de la période soviétique, l'intérêt pour les fêtes et les rites populaires est quelque peu retombé, l'effort se portant davantage sur les chansons, le chant épique populaire, les contes, les proverbes, et autres formes de folklore. Pourtant, une telle situation ne pouvait durer. Il était indispensable de mettre au point de nouvelles méthodes de travail. Les recherches en ce sens commencèrent à peu près dans les années 30 quand A. I. Nikiforov s'efforça d'étudier la poésie rituelle non pas au moyen d'une confrontation avec les matériaux d'autres peuples, mais en relation avec l'histoire russe. Nikiforov entreprit une étude détaillée de la religion des anciens Slaves et s'efforça de démontrer que ce n'était pas un culte du soleil qui se trouvait à l'origine des fêtes populaires russes, mais un culte des divinités nationales russes dont les noms auraient été oubliés par le peuple. Son travail resta inachevé, le manuscrit en est conservé aux archives de la Maison Pouchkine à Leningrad. Les conclusions de cet ouvrage sont peu convaincantes. Comme nous le verrons, les fêtes russes sont très archaïques. Elles sont apparues avant même que ne s'élabore une conception différenciée des divinités. Néanmoins, on ne saurait trop apprécier cet effort pour aborder le matériel d'un point de vue historique et pour lui trouver une explication effective.

C'est d'une façon tout à fait nouvelle que V. I. Tchitchérov aborde la question dans sa thèse d'État consacrée à l'étude de la période hivernale du calendrier agraire russe du XVI^e au XIX^e siècle⁸. C'est la première fois que l'étude des rites est menée en relation avec le travail du paysan agriculteur. Il n'analyse pas seulement les grandes fêtes, mais tout le calendrier populaire, jour après jour, avec l'ensemble des croyances, présages, superstitions, fêtes, coutumes, rites et jeux. Les matériaux permettent difficilement de tracer une évolution historique, mais la volonté qu'a l'auteur de le faire est sensible. Tchitchérov ne se contente pas de descriptions, il donne une théorie sur l'origine des fêtes, théorie que l'on peut appeler « travailliste * ». Les principes de base d'une étude de cette question par la science soviétique sont posés. On peut regretter que Tchitchérov n'ait pas étudié tout le cycle annuel du calendrier paysan, qu'il se soit limité à la période allant d'octobre à la nouvelle année incluse. Le travail de Tchitchérov doit être poursuivi, en y intégrant l'étude des grandes fêtes printanières. C'est le but que nous nous proposons ici. Cependant, nous ne suivrons pas Tchitchérov dans son projet d'étudier tout le calendrier ; nous nous limiterons, comme nous l'avons indiqué, à l'analyse des grandes fêtes énumérées.

Une des erreurs des savants de la période présoviétique a été d'étudier les fêtes séparément les unes des autres. Les matériaux concernant telle fête n'ont pas été confrontés aux matériaux concernant telle autre fête. Ainsi, dans des ouvrages isolés, Vsévolod Miller a étudié seulement le Carnaval, Potébnia seulement la Saint-Jean, Anitchkov seulement les fêtes printanières et la Trinité⁹, etc. Un tel procédé est dépassé, notre science exige l'étude des phénomènes dans tous les rapports qui les conditionnent. Chaque fête particulière ne peut être comprise que dans le cadre d'une étude générale de tout le cycle annuel.

* Les guillemets sont de la traductrice (N.d.T).

But et méthode du présent ouvrage

Nous nous efforcerons d'aborder le matériel de façon autre. En analysant tout le cycle annuel des fêtes, on aperçoit vite entre celles-ci une profonde ressemblance, en dépit de toutes les différences. Cette ressemblance a déjà été remarquée, mais sans qu'on lui ait prêté une signification particulière. Or la valeur de cette ressemblance est très grande. Si l'on compare ces fêtes, il s'avère qu'elles sont partiellement constituées des mêmes composantes, parfois différemment exprimées, mais parfois aussi absolument identiques. Il faut déterminer, mettre en évidence et confronter ces composantes. Ainsi, la commémoration des défunts avait lieu pour les fêtes de fin d'année, le Carnaval, la Trinité, la *Radounitsa* * et quelques autres fêtes. Autre exemple : la destruction par le feu (ou autrement) d'un mannequin ou autre figuration humaine n'avait pas lieu seulement pour le Carnaval, ce qui est considéré comme caractéristique de cette fête, mais aussi pour la Trinité, la Saint-Jean, la Saint-Pierre et diverses fêtes. Il est vrai que la méthode ici esquissée va rompre la description d'ensemble de chacune des fêtes. Mais une telle difficulté n'est pas une difficulté de principe ; une fois analysées les composantes, il est facile de recomposer le déroulement de chaque fête pour l'étudier sur une base nouvelle à la fois élargie et approfondie.

NOTES

1. M. K. Azadovski, *Histoire de la folkloristique russe*, Moscou, 1958, pp. 351-352 (M. K. Azadovskij, *Istorija ruskoj fol'kloristiki*, 1958).

2. F. I. Bouslaïév, « Conférences. Mœurs d'autrefois et mœurs d'aujourd'hui », *Recueil historique publié avec le concours de la Société des amateurs de la civilisation historique russe*, livre VII, Moscou, 1904, pp. 97-375 (F. I. Buslaev, « Lekcii. Starina i novizna », *Istoričeskij sbornik, izdavaemyj pri Obščestve revnitelej russkogo istoričeskogo prosveščenijsa*).

* Voir chapitre I, p. 37 (N.d.T).

3. V. V. Goussié, *Les Démocrates révolutionnaires russes et la Poésie populaire*, Moscou, Éd. Pédago d'État, 1955, pp. 94-143 (V. V. Gusev, *Russkie revoljucionnyje demokraty o narodnoj poezii Učpedgiz*).

4. B. F. Yégorov, *N. A. Dobrolioubov comme collecteur et théoricien de l'œuvre populaire de la province de Nijninogorod*, Gorki, 1956, p. 36 (B. F. Egorov, *N. A. Dobroľjubov, sobiratel' i issledovatel' narodnogo tvorčestva Nižegorodskoj gubernii*).

5. E. V. Anitchkov, « La chanson rituelle de printemps en Occident et chez les Slaves, première partie », *Recueil de la Section de langue et littérature russes de l'Académie des Sciences*, t. 74, Saint-Pétersbourg, 1903 ; « deuxième partie », t. 78, Saint-Pétersbourg, 1905 (E. V. Aničkov, « Vesennjaja obrjadovaja pesnja na zapade i u Slavjan, č. I », *Sbornik Otdelenija ruskogo jazyka i slovesnosti Akademii nauk*).

6. D. K. Zelenin, *Russische (ostslavische) Volkskunde*, Berl. u. Leipz., 1927, p. 363.

7. *Ibid.*, pour une bibliographie détaillée des éditions d'ethnographie.

8. V. I. Tchitchérov, « La Période hivernale du calendrier populaire russe du XVI^e au XIX^e siècle », *Travaux de l'Institut d'ethnographie Mikloukho-Maklaï, nouvelle série*, t. XL, Moscou, éd. Ac. des Sciences, 1957 (V. I. Čičerov, « Zimnij period ruskogo narodnogo zemledeľčeskogo kalendarja XVI-XIX vekov », *Trudy Instituta etnografii im. N. M. Miklukho-Maklaja*).

9. V. F. Miller, *La Maslénitsa russe et le Carnaval occidental*, Moscou, 1884 ; A. A. Potébnia, « Sur les feux de la Saint-Jean et autres conceptions semblables », *Le Journal archéologique*, n^o 3, Moscou, 1867 (réédité dans *Sur quelques symboles de la poésie populaire slave*, Kharkov, 1914, pp. 159-189) ; E. V. Anitchkov, « La poésie rituelle de printemps en Occident et chez les Slaves », I et II [V. F. Miller, *Russkaja maslenica i zapadnoevropejskij karnaval*, 1884 ; A. A. Potebnja, « O kupal'skikh ognjakh i srodnykh s nimi predstavlenijakh », *Arkheologičeskij vestnik* (Perepečatano v kn. : *O nekotorykh simbolakh v slavjanskoj narodnoj poezii*) ; E. V. Aničkov, « Vesennjaja obrjadovaja pesnja na zapade i u Slavjan »].